

Analyse de Françoise ROSSIGNOL

La fin de la plainte

François Roustang.

Editions Odile Jacob, 1999, Paris, 253 p.

François Roustang est ancien jésuite. En 62-63, il rompt avec l'engagement sacerdotal pour entreprendre une psychanalyse qui le conduira à exercer dans la mouvance lacanienne. L'expérience de l'analyse a changé radicalement sa vie, mais il n'en demeure pas moins sensible à tout ce qui pourrait l'enfermer dans une orthodoxie étouffante et cela produit une nouvelle rupture : celle qui va l'amener à poser un regard critique sur la psychanalyse officielle. A la lumière des rapports qu'il juge désastreux entre maître et disciples, qu'il s'agisse de Lacan ou qu'il s'agisse de Freud, à la lumière de sa propre pratique, il pose sur les phénomènes transférentiels un regard neuf. Il affirme que malgré la distance que la psychanalyse a voulu prendre par rapport à l'hypnose qui l'avait fondée, les phénomènes propres à l'hypnose n'y apparaissent pas moins, sauf qu'ils ne sont pas traités comme tels. Ils sont noyés d'un point de vue théorique derrière les notions de transfert, de perlaboration où la part de la suggestion n'est pas prise en compte.

Pour François Roustang, non seulement il est vain de nier la part de l'hypnose dans la cure, non seulement cette négation due à l'attitude critique par rapport à une certai-

ne forme d'hypnose, nuit à la bonne compréhension du psychisme humain, mais elle néglige certains phénomènes capitaux dans le processus de guérison.

Devant cette situation, et présentant une piste intéressante et trop délaissée par la psychanalyse, François Roustang se forme à l'hypnose Eriksonienne. Il découvre combien cette pratique a été caricaturée, ramenée aux seuls phénomènes de suggestion et aux périls qu'ils étaient censés faire courir aux patients en matière de liberté individuelle. Il découvre dans cette forme d'hypnose une pratique susceptible de modifier profondément l'existence, une forme de liberté qui profite des états mentaux modifiés pour se faire entendre et se concrétiser dans une nouvelle capacité d'action enracinée dans la vérité du sujet. L'hypnose, pour cet auteur, comme le rêve, " rafraîchit " la possibilité de penser l'existence en échappant à l'emprise des vieux schémas de fonctionnement, ouvre le champ des possibles, elle est la voie d'accès aux possibilités de la personne.

Le travail à l'aide de l'hypnose se situe résolument à l'opposé de l'analyse de soi. À se regarder, on meurt, comme Narcisse, nous dit l'auteur ; la rumination est un obstacle aux forces neuves ; elle est basée sur une idolâtrie du Moi, elle trouve sa place dans une culture causaliste, (trouver dans le passé inlassablement évoqué, les causes de la souffrance présente) une cul-

ture qui pense en termes de nombreux dualismes où corps et esprit, vie et mort, bien et mal sont séparés. Comme un leitmotiv, fortement inspiré par la philosophie de Gao Panlong, François Roustang affirme “ c’est le corps qui est esprit ”, “ il n’y a pas de pensée sans corps ”. Pour lui, nous souffrons d’un déficit de sensorialité et, pour changer, il faut aller plus avant dans la réalité, par les sens. Le retour sur soi n’ouvre pas au monde et il devient très vite complaisant. Ce retour sur soi, la recherche de ce qui a engendré la souffrance sont au service d’une plainte qui envahit la relation thérapeutique.

La plainte dit Roustang, « *aurait pu être une esthétique mise en forme de la douleur... une élégie pour commencer à clore le deuil. Mais elle devient bientôt, parce qu’elle dure, une fixation répétitive qui alimente le chagrin au lieu de l’épuiser ... La plainte est un refus de la réalité qui s’impose : celle qui a fait naître la peine* ” *Ne pouvant s’approprier les faits, ni s’en rendre responsable* » c’est donc à l’autre que doit en être attribuer la faute : le destin, la Société, l’hérédité, les géniteurs. La plainte en vient à porter plainte et à se répandre en accusations. C’est l’ordre des choses qui doit changer et non pas moi... Je dois demeurer insatisfait pour ne pas grandir ou rester dans le regret d’avoir grandi... ”

Comment faire en sorte que la plainte, fermeture sur soi, déni de la réalité cesse d’être désir de vengeance ou regrets, mais

devienne réconciliation avec ce qui est reconnaissance de l’inexorable pour mieux trouver sa place, celle qui est à inventer au sein d’un univers intérieur et extérieur qui ne sera plus comme hier ? À cela les psychanalystes répondent que la plainte, à se répéter longtemps, finira par devenir insupportable et que le patient l’abandonnera... En attendant, ce lent, trop lent processus de désillusion maintient le sujet dans une posture prolongée d’introspection et de fermeture à la vie. N’y a-t-il pas d’autres solutions ? Ce sont ces solutions que Roustang élabore à travers une pratique où l’hypnose permet un état de lâcher prise, d’obscurité acceptée, l’expérience du vide, de l’attente confiante. Cette attente confiance s’étaye sur celle du thérapeute. Il la nomme joliment : attente croyante. Il est difficile de théoriser sur ce qui se passe vraiment dans la relation thérapeutique. Un langage poétique serait plus approprié et la beauté de la langue, la richesse du vocabulaire, la place de l’esthétique donne aux nombreuses pages consacrées à cette relation toute leur valeur. Il y est question d’une certaine qualité de silence, de non vouloir MAIS de désir profond et sincère d’aider l’autre : paradoxe autour duquel la liberté de changer ou non s’exercera. L’attente croyante chez le thérapeute est celle qui anticipe la guérison sans prétendre pouvoir en être l’auteur. Elle trace la voie au désir de guérir chez le patient, elle en est le soutien indispensable.

C’est au sein d’un dialogue singulier que

la personne manifestera justement sa « *singularité* » que Roustang distingue de « *l'identité* ». L'identité se décline en relation avec des traits conscients du caractère, des valeurs, des rôles sociaux auxquels la personne est identifiée. La singularité ressemble à ce qui caractérise un artiste et dont il n'est pas conscient en créant. Elle s'exprime, mais n'est pas facile à définir, elle ne fait pas l'objet d'un savoir, elle est l'âme de nos actions. Cela apparaît et doit se renforcer dans la relation sans être pour autant analysé. L'analyser l'empêcherait. C'est une authenticité profonde qui va permettre l'accueil véritable de la réalité. Sur ce point, Roustang se rattache à une conception de la personnalité où trop de structure est le signe d'une rigidité pathologique ; conception que l'on trouve chez Perls et Goodman et aussi chez Fairbairn. Le changement qui fait advenir la singularité est à l'opposé d'un programme identitaire. Dans cette logique, l'acte thérapeutique ne vise pas un accroissement de la connaissance de soi, mais une libération de l'action vue comme l'expression d'une entité corps-esprit non clivée, particulière et enracinée dans la réalité environnementale. Cet objectif doit tenir compte de phénomènes que la science, parce qu'elle est impuissante à les expliquer, méprise. Roustang nous propose au contraire une interrogation honnête sur l'effet placebo (tout un chapitre lui est consacré), sur le rite, enfin, sur le sacré.

L'effet placebo (comme la puissance de

l'hypnose) déçoit notre rationalité étriquée. Ces phénomènes se situent en dehors d'une relation de cause à effet analysable. La compréhension de leur efficacité ne se situe pas dans l'action directe de l'un sur l'autre, mais dans l'alchimie d'un travail où la foi en le thérapeute va permettre au sujet de croire en sa guérison. L'effet placebo repose sur la capacité à croire, et à être modifié par sa croyance. Nous sommes tout près des phénomènes religieux.

Les phénomènes religieux sont sous-tendus par des croyances et des rites. Mais, tout d'abord, notons que François Roustand refuse l'idée d'une séparation entre profane et sacré. Cette séparation est, dans notre culture, une erreur épistémologique supplémentaire au service de notre pensée rationalisante pour la protéger de phénomènes qui lui échappent et la forceraient à penser autrement. C'est une façon de renvoyer dans un domaine bien circonscrit (le domaine religieux) des phénomènes qui, pourtant, sont à l'origine de tout processus d'humanisation : ils interviennent largement dans les processus d'apprentissages, d'éducation, d'attachement et évidemment dans la relation thérapeutique. Dans la dénonciation de cette erreur, le christianisme n'est pas épargné, et l'ancien jésuite évoque les pratiques religieuses mortifères, trop imprégnées de dualismes irrecevables : le bien et le mal comme valeurs absolues ; la séparation corps-esprit, l'usage qui en est fait pour inciter à un pouvoir de l'esprit sur le corps,

au service d'une conception individualiste héroïque. Dans une telle conception de l'Homme, il résulte un désinvestissement de la réalité, de la sensorialité, une focalisation sur le conflit intérieur dramatisé, (et la psychanalyse n'a pas échappé à ce déterminisme culturel.)

François Roustang redéfinit le sacré. Il le place au cœur de nos vies d'Hommes. La lutte du Bien et du Mal, qui suppose l'existence d'une vérité, est dépassée par la notion de justesse, d'accord. Accord, au sens musical du terme, toujours à renouveler avec ce qu'il nomme métaphoriquement la Voie. La Voie qui est l'ordre en mouvement. L'auteur, par la référence insistante à la spiritualité orientale nous invite à en partager ses concepts (« *Il nous faudra quitter nos terres et nous diriger vers l'Orient le plus extrême.* ») Il en résulte une critique de la conception occidentale de l'Homme, et de sa posture face à la vie. La peur y est l'affect dominant et l'obsession de la mort guide tous nos actes. La mort individuelle est, comme tout, à replacer au sein de la Vie, au sein d'une globalité qui nous précède et nous survit. Notre conception individualiste, dramatisé notre mort, fait de nous des inconsolables.

La philosophie orientale colore fortement la posture thérapeutique dans deux domaines, entre autres : le corps du thérapeute et le pouvoir. L'auteur décrit un subtil état, une présence physique particulière qui illustre combien pour lui, le dialogue

thérapeutique ne se déroule jamais dans le seul registre de la parole. Quant au pouvoir créateur de l'Homme, il atteint sa pleine puissance chaque fois qu'il renonce à se vouloir l'origine de ce pouvoir, chaque fois qu'il se place au lieu de son impuissance. Cela éclaire les moments d'impasse face à un patient difficile.

Outre la relation thérapeutique, la question de l'épistémologie causaliste, les préjugés d'une science arrogante, la remise en cause des dualismes qui ont structuré toute notre pensée, ce livre, dans sa richesse, offre au thérapeute gestaltiste maintes autres pistes de réflexions. Il démonte l'idéologie de l'autonomie qui frise l'auto-suffisance ; il définit un bon et un mauvais usage du savoir théorique en prônant un au-delà du savoir quand celui-ci n'encombre pas le contact. Pas de doute que nombre des notions qui nous sont familières figurent dans ce livre, la Gestalt y est d'ailleurs nommée.

Pourtant, je voudrais terminer sur une interrogation qui exprime un certain malaise, malgré une lecture rendue agréable par la beauté du style et le nombre des notions familières à la Gestalt qui y sont utilement développées. Après l'endoctrinement chrétien, après l'endoctrinement lacanien, François Roustang manifeste dans ces pages un nouvel engouement, qu'il est peut-être péjoratif de nommer ainsi, mais qui émaille le livre de multiples affirmations ou postures philosophiques qui ne laissent

pas grand place au doute. Et parce qu'il séduit merveilleusement par des phrases comme celle que je réserve pour la fin (comme les gourmands font, des bons morceaux dans leur assiette), il éveille une certaine méfiance qui me paraît saine si l'on veut distinguer dans ce travail ce qui relève, d'une part, d'un savoir étayé sur la pratique clinique d'un homme d'expérience et ce qui relève, d'autre part, de la croyance, lieu où l'on se sent par trop invité à le rejoindre.

Ne peut-on pas faire la critique d'une culture scientifique rationalisante (à l'excès, certes) en lui rendant justice dans certains domaines ? Ne peut-on faire la critique d'une pensée religieuse (le christianisme) sans le caricaturer dans ce qu'il a de plus dépassé comme s'il ne pouvait proposer à notre culture qu'un modèle obsolète et névrotique ; et cela, au profit d'un saut culturel qui méprise des siècles de culture, certes imparfaite, au profit d'une autre dont on ne peut nier l'intérêt mais qui n'est présentée qu'à travers ses points forts. Je veux bien m'ouvrir à Confucius, Zhuangzi, Gao Panlong, tout comme je suis curieuse de revisiter au-delà des préjugés, les avantages de l'hypnose et je trouve même très intéressant de lui restituer sa place dans beaucoup de phénomènes qu'une idéologie scientifique ne sait pas analyser dans leurs zones d'ombre et de mystère, mais je ne peux m'empêcher avec quelque impertinence de me demander : quand François Roustang se rebellera-t-il contre ses nou-

veaux Dieux ?... et d'ajouter moins méchamment à son crédit que sa capacité d'engagement n'ayant d'égale que sa capacité de critique et de rupture, tôt ou tard il livrera bien à notre satisfaction intellectuelle de précieuses réflexions au sein desquelles, résistant au chant des sirènes que constitue un style plein d'aisance et de conviction, nous ferons notre provende personnelle.

« Être en accord, c'est se fondre dans les échos qui se répondent, c'est faire avec tout et rien, de la beauté et de l'harmonie..., c'est apprendre à s'amuser et à danser avec les personnes et les événements ».

Analyse de Pierre VAN DAMME

Le Soi. Fond et figures de la Gestalt-thérapie

André Jacques.

L'exprimerie IFGT, Bordeaux 1999 – 264p

Un livre de plus sur les fondements théoriques de la Gestalt-thérapie... Et pour quoi faire, pourrait on s'étonner ? Et pourtant la Gestalt est trop décriée voire méconnue pour boudier un nouvel ouvrage qui a le courage et le mérite de rechercher une cohérence théorique de cette approche souvent trop intuitive voire empirique. Celle-ci s'articule autour de la théorie du soi élaborée par ses fondateurs et que André Jacques présente comme le cœur de la

pensée novatrice du « sujet dans-l'environnement ».

Le livre est divisé en trois parties.

Les racines de la Gestalt que sont la phénoménologie et l'existentialisme, la Gestalt-psychologie et enfin la psychanalyse. Le point de vue de l'auteur est que l'ensemble de la psychanalyse est conciliable avec le fond théorique de la Gestalt.

Les quatre chapitres suivants développent la théorie du soi proprement dit. Le soi est conçu à la fois comme un processus d'adaptation créatrice et du contact organisme-environnement et dans sa dimension structurelle à travers le ça, le moi et la personnalité. La contribution spécifique de la théorie gestaltiste des dérangements psychologiques porte principalement sur la description des mécanismes entourant les moments du cycle de contact où le sujet est intensément à l'œuvre dans le champ organisme-environnement, c'est-à-dire les pertes de la fonction moi. D'où, à nouveau, un encouragement de l'auteur à chercher chez les auteurs psychanalytiques un complément avantageux pour explorer le fond de l'expérience qui émerge du ça ou des représentations de la personnalité.

Les quatre derniers chapitres examinent les applications cliniques de ces découvertes au travers du travail de groupe, de la question du lien thérapeutique et celle des techniques utilisées dans la pratique gestaltiste. L'attention portée aux aléas de

« l'animal humain » aux prises avec un groupe a fait l'économie de la question du sens de l'insertion d'un individu dans un groupe. Le Gestalt-thérapeute peut continuer à travailler à la restauration des fonctions du moi mais en touchant le moins possible au lien transférentiel.

L'expérimentation fait la force et la spécificité de la Gestalt mais la condamne à une relative superficialité.

Le livre se termine par une question sur le destin de la Gestalt-thérapie relevant de théories conçues et élaborées aux Etats-Unis, s'appuyant sur l'optimisme, l'individualisme et le spontanisme de cette culture. Et de prôner un retour aux sources européennes dont il a parlé en début de son livre pour lutter contre le behaviourisme et les neurosciences. La suggestion de faire alliance avec la psychanalyse est à peine voilée !

Que penser de cet ouvrage ?

Plus nous avançons dans le corps de l'ouvrage, plus une critique radicale de la Gestalt-thérapie classique nord américaine apparaît, la condamnant à mourir ou à se tourner vers sa source principale : la psychanalyse.

Beaucoup des chapitres du livre sont parus comme articles entre 1985 et 1994 dans les revues francophones. En effet, André Jacques est psychologue psychothérapeute à Montréal mais ce sont dans les instituts européens (IFGT, IGB) qu'il a,

semble-t-il, enseigné la Gestalt. Il reconnaît d'ailleurs avoir été formé également à la psychanalyse après avoir eu pour maître gestaltiste Isadore From.

Je n'ai rien contre cette option ; elle est tout à fait respectable et traduit la recherche d'un homme en quête de sens et de cohérence dans sa pratique. Sauf qu'il apparaît bien seul sur ce chemin. Il cite à peine Bouchard. Il ne dit pas un mot sur les écrits de Delisle. Et ce sont ses collègues du Québec. De même, il ne dit rien sur un projet de formation de Gestalt-thérapeutes. N'est-ce pas dire entre les lignes qu'il s'est tourné aujourd'hui délibérément vers la

psychanalyse ?

Il n'en reste pas moins que ce livre est une tentative pour présenter la démarche originale de notre école de pensée et poser une réflexion d'actualité sur son avenir, voire sa survie. Et là, deux voies s'offrent à nous, me semble-t-il : retrouver la source de la phénoménologie et de la théorie du champ ou intégrer les apports renouvelés des auteurs de la psychanalyse des relations d'objet ! A chacun de prendre position de façon éclairée.